France Guillain

Maïma

Des îles de l'amour à l'amour de la vie



Plon

MAÏMA

8° y2
103211

DU MÊME AUTEUR

Le bonheur sur la mer. Collection Vécu, juin 1974, chez Robert Laffont. Prix Drakkar. Traduit aux États-Unis, Japon, Europe.
France-Loisirs, J'ai Lu, Édition Jeunesse « Plein vent », Laffont.
La petite sirène des océans. Presses de la Cité, Rouge et Or, 1975 (album).
Naviguer avec ses enfants. Arthaud/Flammarion, 1985.
Les femmes d'à bord, Arthaud/Flammarion, 1986. (Portraits de femmes rencontrées sur des bateaux pendant vingt ans.)

FRANCE GUILLAIN

823
45.46

MAÏMA

Des îles de l'amour à l'amour de la vie

roman

PLON
8, rue Garancière
Paris

DL - 26-06-1987 - 22034

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon, 1987
ISBN 2-259-01695-2



823

A toutes les « demies »...

Car nous sommes toutes et depuis des générations, quelles que soient notre race ou notre couleur, des « demies », par le sang, l'éducation, la classe sociale...

Pour en faciliter la lecture, la plupart des mots polynésiens ont été écrits comme ils se disent.

On attendait le bateau. Dans quelques jours le « Ville d'Amiens » serait là. Tous les deux mois le grand bateau apportait de la France lointaine tout ce qui ne pousse pas sous les cocotiers. Des clous, du ciment, du fil de fer barbelé pour les vaches, une brouette, quelques vélos, des étoffes, des journaux, des crayons, de l'encre, du saucisson, des bagues, du vin, de la farine...

La guerre était finie, les bateaux français revenaient. On avait bien mis trois ans pour le comprendre tout à fait. Depuis ce jour de 1946 où les jeunes Combattants Tahitiens du Bataillon du Pacifique étaient revenus. Ils avaient rapporté la Victoire... et beaucoup de souvenirs de la France.

Pendant la guerre, on avait recommencé de vivre comme autrefois, sans argent. Mais en cette année 1949, les Établissements Français de l'Océanie sortaient doucement de cette lenteur, de cet engourdissement. Quelques soldats tahitiens avaient ramené des épouses françaises. Leurs robes courtes, leurs cheveux coupés et bouclés, coiffés en rouleau remplaçaient peu à peu les longues robes à volants et dentelles et les grandes nattes ou les chignons piqués de fleurs.

Le bateau était une sorte de « Caverne d'Ali Baba » qui permettait à chacun de vivre son rêve. Marcel allait

pouvoir démolir sa case de bambou et de feuilles tressées et se construire une « vraie » maison, en « dur », faite de parpaings et de tôle ondulée. Marc, un Français qui avait perdu une jambe à la guerre, achevait de créer Radio-Tahiti. Antonina avait envie de porter une nouvelle robe. Elle rencontrerait sûrement un marin qui aurait la gentillesse de lui en offrir une. Et puis, chacun vendait à la France ses noix de coco séchées, sa vanille ou la nacre des îles qui servait à fabriquer des boutons. Tout le monde attendait le bateau.

Dans les boutiques, un peu partout, on vous répondait :

– Ah! Y en a plus! Il faut attendre l'arrivage...

Au repas de onze heures, aujourd'hui, tout le monde avait parlé de l'arrivée prochaine du bateau.

– J'espère que « Mémène » va recevoir des aiguilles pour ma machine à coudre, avait dit Ida, la mère de Maïma.

Pourtant, la journée, chaude, paisible, s'étirait lentement, comme d'habitude...

Il était quatre heures et demie, elle le savait. Le soleil écrasait moins durement les couleurs à ce moment de la journée, mais la réverbération sur le lagon l'obligeait encore à cligner des yeux. On ne distinguait plus les diverses senteurs tropicales qui se confondaient en une vapeur chaude. Parfois un effluve tiède de noix de coco séchée au soleil parvenait de la pointe de Faré-Outé, de l'autre extrémité de la profonde baie de Papeete. Octobre marquait le début de la saison des pluies. Il était quatre heures et demie et Maïma en était sûre. Le vert un peu plus jaune des feuilles des cocotiers et des « bouraos », au bord de l'eau, les reflets bleus sur les grandes feuilles vert sombre et largement échancrées de l'arbre à pain donnaient l'heure bien plus sûrement que l'horloge du temple, presque toujours en panne. Et puis, adossée au tronc de « tamanou », derrière le muret de pierres noires et poreuses qui la protégeait des regards, Maïma ne

pouvait pas voir le clocher. Pourtant, elle guettait le moindre indice qui lui donnât l'heure. Il fallait absolument qu'elle soit à la maison avant cinq heures. Les coudes appuyés sur ses genoux relevés, le menton entre les mains, elle contemplait ce morceau d'horizon vaporeux d'où surgirait bientôt le bateau.

Ida, sa mère, était partie chez Myrna. C'est que « l'on disait » que la mère de Myrna partait en voyage à San Francisco. Ida voulait savoir si c'était vrai. Et quand. Et pour quoi faire. Et combien de temps. Elle en avait bien pour deux heures à bavarder avec Myrna.

En quittant la maison, la maman, comme d'habitude, avait bien recommandé à sa fille :

– Tu restes à la maison! Je vais chez Myrna. J'emmène ta petite sœur pour que tu puisses faire tes devoirs. Et attention qu'à cinq heures ton père te trouve ici! Sinon, gare à la ceinture!

La ceinture, c'était l'horreur. Une grosse lanière de cuir bien souple que Victor, son père, portait à la taille. Quand il la détachait pour s'en servir de fouet... Maïma ferma les yeux. Rien que d'y songer, elle en tressaillait. C'était comme... la mort. Pourtant, son père ne l'avait jamais fouettée, elle. Seulement ses frères... Pour elle, c'était le balai « niaou », fait de verges fines et cinglantes, extraites par ses mains d'enfant de la feuille de cocotier, et dont se servait sa mère...

Mais depuis trois jours, Maïma avait sept ans. Sept ans, on le lui avait dit et répété, c'était l'âge de raison. C'était l'âge où on ne fait plus de bêtises. Et elle croyait bien que c'était l'âge où on a le droit d'avoir raison. Aussi avait-elle décidé de devenir très forte. Très forte dans sa tête, pour ne plus se faire punir.

Mais, ce jeudi après-midi, elle était seule. Il n'y avait pas d'école. Et octobre apporte les premières mangues vertes. Et les mangues vertes, croquées avec du sel... elle en avait l'eau à la bouche. Les « autres », c'est-à-dire quelques fillettes de l'école, étaient parties grimper dans

les manguiers. Maïma, elle, n'avait pas le droit d'aller « traîner » comme ça avec les autres. Elle avait des parents qui s'occupaient d'elle. Elle n'était « ni un chat ni un chien » pour vagabonder ainsi librement. Si elle voulait des mangues, elle n'avait qu'à demander. D'ailleurs, samedi, on irait en chercher dans la vallée, tous ensemble. Et puis, les mangues vertes, c'est mauvais pour les dents. Son père le disait. Il disait aussi qu'il est dangereux de grimper dans les manguiers. Mais ça, c'était faux. Les branches des manguiers sont souples et solides. C'est dans le pistachier qu'il ne faut pas grimper! Et puis son père n'était jamais monté dans un arbre. Elle ne l'avait jamais vu et ce n'était même pas imaginable! Son père était un monsieur sérieux. C'était un « blanc »! Ida disait bien que c'était elle la « sauvage »!... Mais ça, c'était pour rire...

Assise dans la cuisine, devant son livre de français, Maïma avait décidé de faire quelque chose qui n'était pas vraiment « permis ». Oh, elle n'irait tout de même pas chercher des mangues, tant pis! Moeata en apporterait à l'école, demain. Maïma voulait seulement sortir de la maison et aller s'asseoir sur « le tronc »... juste au bout du jardin. Et si, par miracle, elle était la première à apercevoir le bateau qui arrivait...

Sur la pointe de ses pieds nus, après avoir jeté, du haut de la véranda de la maison sur pilotis, un coup d'œil alentour pour s'assurer qu'elle était bien seule, elle rejeta ses deux grandes nattes en arrière, descendit l'escalier de bois, parcourut prestement les vingt mètres de gazon fraîchement tondu qui la séparaient du muret qu'elle dégringola pour se poser à pieds joints sur l'énorme tronc de « tamanou » dont elle caressa machinalement la surface polie et blanchie par le temps. Elle s'avisa qu'il valait mieux s'asseoir sur le sable et s'adosser afin d'être moins exposée aux regards. A cette heure chaude, personne ne se trouverait sur la plage...

Les bernard-l'ermite, ces petits crabes qui étaient rentrés dans leurs coquilles au léger bruit de ses pas,

ressortaient un à un leurs yeux, puis toutes leurs pattes pour reprendre une route bancale à la recherche de quelque nourriture sur le gravier de corail, là où meurent les vagues.

Tout émue de se trouver là, seule, sans permission, observant l'horizon, elle songeait à ce « tronc » d'arbre où elle avait rêvé tant de fois venir s'asseoir. Mais elle savait qu'il n'était « pas convenable », pour une jeune fille bien élevée, de s'y tenir seule.

En effet, à la tombée de la nuit, souvent quelques garçons et filles s'y rassemblaient, jouant de la guitare ou du « ukulélé », une sorte de petite guitare faite avec une demi-noix de coco et au son aigrelet. Ces adolescents parlaient fort et chantaient. De temps à autre, un grand cri jaillissait de leur groupe, suivi d'un éclat de rire général ou des petits rires étouffés des Tahitiennes. Mais Ida et Victor, les parents de Maïma, n'aimaient pas le « genre » de ces jeunes filles qui auraient mieux fait d'être chez elles avant la tombée de la nuit. Il leur arriverait sûrement « quelque chose ». Maïma n'avait jamais osé demander « quelle chose »... Mais selon le ton et le regard désapprobateurs de Victor, ce « quelque chose » ne pouvait être que très laid et dégradant. Pourtant, Maïma les enviait. Car elles étaient belles ces filles de douze ou treize ans avec leurs grands yeux noirs, leurs longues chevelures souples, leurs seins bien formés sous les robes de cotonnade légère, leurs bras potelés et dorés. Comme elles Maïma tenait de sa mère les grands cheveux ondulés, les yeux profonds, les membres longs des filles des îles. Mais elle avait quelques taches de rousseur – des « caca-mouches » disait-on pour se moquer. Et elle se trouvait maigre... son père disait « mince »... Mince, mais bien élevée elle! Et puis, elle avait les yeux bleus, et le bout de ses cheveux blondissait au soleil. Et de toute façon, elle serait mieux. Oui, beaucoup mieux que ces jeunes filles. Elle aurait une vie... une autre vie. Et, regardant au-delà du lagon éblouissant, au-delà de la mousse blanche des

brisants sur le récif, là où le navire apparaîtrait bientôt, elle sentit sa poitrine se gonfler... Un jour, sur un bateau, elle partirait. Elle partirait loin. Très loin d'ici.

Le soleil se rapprochait de Mooréa. Il amorçait sa lente descente. Une légère brise glissa sur ses bras nus. Il ne devait pas être loin de cinq heures. Le bateau ne viendrait pas ce soir. Maïma jeta un dernier regard alentour et se releva. Elle secoua le sable des volants de sa robe à carreaux jaunes, escalada le muret, se glissa de nouveau sur la pelouse, qu'elle effleura à peine du bout de ses pieds nus. Sur la première marche de l'escalier, de ses longs doigts fins, elle ôta délicatement les brins d'herbe collés à ses orteils. Elle retourna s'asseoir à la table de la cuisine, devant son livre d'exercices. Elle pointait avec application le doigt sur la page lorsque son père fit irruption :

– Où est Mama ?

– Chez Myrna.

– Pour quoi faire ?

– La mère de Myrna va à San Francisco...

– Ah ! Encore des commérages ! Qu'est-ce que tu veux bien qu'elle aille faire en Amérique ? Elle parle même pas américain !

– Elle a sa sœur...

– Toi, tu n'en sais rien ! et puis, j'aime pas que ta mère...

Il comprit soudain que c'était à sa fille qu'il s'adressait et enchaîna :

– Tu as fini tes devoirs ?

Maïma se sentait vaguement coupable de savoir ce qu'elle n'avait pas le droit d'évoquer devant son père qui n'aimait pas ces « complications familiales ». Myrna avait une demi-sœur de père américain qui vivait à San Francisco... Et puis, non, la fillette n'avait pas fini ses devoirs :

– Je ne comprends pas la grammaire...

– Tu as demandé à tes frères ? Ils ne sont pas rentrés ?

– Je ne sais pas...

– Comment?... Charles! Jacques! Antoine! tonitrua-t-il en direction de la chambre des garçons.

Les trois jeunes adolescents se présentèrent comme un seul homme, encore vêtus de leurs uniformes de scouts.

– D'où venez-vous?

– De notre chambre...

Charles, Jacques et Antoine échangèrent avec Maïma un regard... Ils comprenaient qu'elle ne les avait pas entendus rentrer... ce n'était pas normal...

– A la douche! ordonna Victor.

Les trois garçons se ruèrent vers la salle de bains.

L'eau dévalait à flots par la grosse pomme de douche sur la dalle de ciment. Dans le brouhaha qu'ils faisaient on ne distinguait pas très bien si les garçons se chamaillaient ou chahutaient. C'était le moment de la journée où tout s'accélère, où l'on s'affaire avant la nuit. Sous les Tropiques, l'obscurité tombe brutalement à dix-huit heures. Avec le « noir » surgissent les « mauvais esprits » et personne ne sort plus de chez soi.

De loin en loin se répétait le « han-han » rythmé des noix de coco que l'on râpe, accroupi sur le siège de bois. De chaque case tahitienne s'élevait, bien verticale, la fumée bleutée du feu de bourre de coco, pour faire chauffer l'eau du thé. Chez les plus « riches », la fumée sentait le pétrole. Au moment de l'allumage des réchauds à pression une fumée noire s'en échappait quelquefois. Ça sentait « riche ».

« Pio! Pio! Pio! » criaient les femmes pour rassembler les poules laissées en liberté toute la journée. Mais le moyen le plus efficace pour attirer la volaille était sans nul doute le bruit sourd des noix de coco pourries que l'on ouvre à la hache. Les bêtes se précipitaient sur les

grouillements de vers, volaient les unes par-dessus les autres, dans un méli-mélo de piaillements, de piétinements, de battements d'ailes, auquel venaient se mêler les chiens et le cochon que l'on éjectait à grands coups de pied hors du poulailler.

Ida venait de rentrer et ramassait le linge étendu sur un fil entre deux arbres tandis que la benjamine, Vaéa, avec la gravité de ses deux ans, escaladait avec prudence les marches de l'escalier de bois. Pour Maïma, ce n'était plus le moment de travailler. L'enfant se leva et passa par la véranda d'un pas nonchalant pour aller ranger son livre et son cahier dans sa chambre. La mer devenait violette. Le soleil descendait, de plus en plus volumineux, de plus en plus pourpre, comme chaque soir, sur Mooréa. Maïma observa encore une fois que Mooréa avait bien la forme d'une femme allongée. Avec deux seins. Et un genou relevé. Elle contempla un instant la mer du côté du tronc de « tamanou » qui s'enfonçait dans l'ombre. L'eau était lisse, le lagon désert. Dans l'énorme badamier, les merles s'égosillaient comme tous les soirs. Un retardataire traversa le ciel pour rejoindre ses congénères.

– Maïma! Dépêche-toi! cria Ida.

Maïma sursauta puis se dépêcha avec lenteur. Elle prit sa serviette de toilette rose, la bouteille d'huile de coco parfumée et se dirigea à son tour vers la salle de bains. L'eau avait déjà beaucoup coulé. Elle avait perdu toute la chaleur emmagasinée par les tuyauteries exposées au soleil sur des centaines de mètres. Mais la fillette, forte de ses sept ans, se répétait que son courage, sous l'eau froide, lui donnerait de la force. Son père lui expliquait souvent que tout ce qui est difficile donne de la « force ». Elle sentait qu'il en fallait beaucoup pour ce qu'elle voulait faire plus tard : partir, partir, partir très loin.

... En attendant, « le » bateau apporterait sûrement des savonnettes... On irait les regarder, les toucher, les respirer chez « Paulette ».

La lampe à pression de pétrole pendait au plafond, au milieu de la pièce. Avec sa lumière crue, elle répandait sa chaleur dans un ronronnement rassurant. Sur les épaules de Maïma comme sur celles d'Ida, une serviette de toilette recevait les longues chevelures encore humides. Une odeur de savon de Marseille, de cheveux propres et d'huile de coco se mêlait à l'arôme du café léger et fumant où chacun, en silence, trempait son pain beurré. Les quatre « grands » étaient assis sur des bancs, de part et d'autre de la table de bois. Ida et Victor, à chaque extrémité, étaient sur des tabourets. Vaéa, allongée sur le divan, suçait un biberon.

La boîte de beurre trônait au milieu de la table. Ce beurre, venu de Nouvelle-Zélande sans réfrigération, avait fondu et durci de nombreuses fois avant que la boîte ne fût ouverte. Son goût salé rachetait assez mal l'odeur de rance et la consistance huileuse que personne ne semblait remarquer. Qu'il était bon ce pain beurré! En plus, chez Maïma, on le prenait avec du café! Tout le monde ne pouvait pas s'offrir ce luxe! Mais la grand-mère de Maïma cultivait quelques caféiers.

Thé ou café-pain-beurre avec parfois quelques poissons, c'était l'habitude dans le pays, matin et soir. En plongeant sa cuiller dans le sucre de canne roux, le regard

de Maïma s'appuya sur celui de son frère aîné, Charles. Elle n'avait pas peur. Elle revoyait sa surprise tout à l'heure et s'assurait du regard que son grand frère l'aiderait si son père lui demandait pourquoi elle n'avait pas vu ses frères rentrer. A table, les enfants n'avaient que le droit de répondre poliment aux questions que leur posaient les parents. « Pourvu que papa n'y pense pas... » Elle fixait les traces noires que le feu avait laissées sur la bouilloire pleine de café. C'est vers Ida que Victor se tourna :

– Tu sais, Isaac, le Chef de District?

– Ah! Oui! Fati! Le « Gros ».

– Ils l'ont emmené à Papeete, à l'hôpital, tout à l'heure.

– A l'hôpital?

– Oui... c'est le cœur...

Maïma remarqua que c'était toujours « le cœur ». Il y a six mois, Toti, le vieux voisin, était mort. C'était le cœur. Chaque fois qu'elle entendait parler d'un mort, c'était « le cœur ». Dans la camionnette en bois, sa mère avait « mal au cœur »... Et si elle en mourait? Maïma ne sentait pas beaucoup l'affection de sa mère, mais elle ne supportait pas l'idée qu'elle puisse mourir. C'était comme... la fin du monde...

Dire « c'est le cœur » devait être une marque de respect. Maïma le voyait bien. Avant la mort, on disait : « Il boit trop », ou « il mange trop », ou « il fait trop la bringue ». Car, Fati, c'était bien connu, buvait trop et mangeait trop, tout le monde le savait. Il était énorme! Son ventre débordait par-dessus son grand short de toile bleue. Mais s'ils l'avaient conduit à l'hôpital, c'était sûrement le cœur. Demain, les cloches sonneraient. On courrait voir le beau cercueil couvert de fleurs. Mais on ne regarderait surtout pas la charrette-corbillard toute noire avec des chevaux noirs habillés de noir avec d'affreuses franges noires... Ça porte malheur... Puis on l'enterrerait au cimetière, tout près d'ici. La famille Terii possédait un beau caveau, avec

du... une grande plaque brillante et noire, bien lisse et fraîche sous les pieds nus... On y grimpait en cachette...

– Tu crois qu'il va mourir, dit Ida avec une certaine indifférence.

– J'en sais rien. C'est pas parce qu'il va à l'hôpital qu'il va mourir... Enfin, il a bien soixante ans Isaac... Ida servit à Victor un deuxième bol de café bien chaud et enchaîna :

– Tu as vendu aujourd'hui ?

– Oui ! Deux armoires pour la maison de Ricky. Tu sais, la maison qu'ils construisent dans la vallée de Tipaerui. J'en ai déjà terminé une et j'ai scié les planches pour l'autre. J'espère que le bateau va bientôt arriver. J'ai besoin de charnières, de vernis et de peinture... Et toi ?

– J'ai fini le manteau de Madame Petit, la femme du gendarme de Papara. Elle va en France par le « Ville d'Amiens ». Il faut que je finisse son tailleur. Elle arrivera en hiver...

Ida était peut-être la seule propriétaire d'une machine à coudre à deux fils. Elle affirmait que ses coutures étaient plus solides que celles des machines à un seul fil. Ida possédait aussi des « patrons » de vêtements européens. Elle savait tailler en plein biais le dessous de la manche d'un tailleur pour que celle-ci ne « remonte » pas quand on plie le bras. Ida avait voyagé... Elle ajouta :

– Cette semaine, je vais faire une robe à Maïma. Il lui faut une robe pour le mariage de la cousine Noëlla.

Maïma lança un coup d'œil rapide à sa mère. Déjà, dans sa tête, elle choisissait mentalement le tissu. Bleu ciel et légèrement gaufré. Le même tissu que celui de la robe de Micheline, la première de la classe. Elle voulait une robe avec des petites manches ballon, des fronces à la taille mais pas sur le ventre, une ceinture large qu'on peut bien serrer. Et, sur les bords des manches, à l'encolure, au bas de la robe, un croquet bleu foncé. Des poches bien sûr... et des boutons recouverts de tissu bleu foncé comme le

croquet, depuis l'encolure jusqu'au bas de la jupe. Une jupe très ample... pour « tourner »... Sur son chapeau de paille finement tressée, on pourrait aussi changer le ruban. En mettre un fait dans le tissu de la robe, avec un croquet au milieu...

– Maïma! lança Ida.

Brusquement tirée de sa rêverie, Maïma se leva. Sa mère emportait la petite sœur endormie. La fillette se mit à débarrasser la table tandis que les trois garçons et leur père se retiraient dans les chambres. Lorsque sa mère la rejoignit pour la vaisselle :

– Mama...

– Oui.

– Je peux choisir le tissu de ma robe?

– On va regarder dans ce que j'ai là. A moins que Mamie t'offre le tissu que tu veux. Tu ne lui as pas encore dit ce que tu voulais pour tes sept ans...

Maïma savait comme Ida que Mamie n'était pas si riche... Mais peut-être que pour ses sept ans... c'était important sept ans. Tout le monde le disait. Elle se sentait heureuse tout en se disant que rien de tout ce qu'elle espérait n'était certain. Il serait très difficile d'imposer « son » modèle à sa mère. Elle prit soin de ne pas trop manifester sa joie. Elle ne voulait surtout rien compromettre. Elle trouvait Ida de bonne humeur ce soir. Il est vrai que papa ne lui avait pas posé de questions sur Myrna. Il ne lui avait pas demandé combien de temps elle était restée. Il n'avait pas envie de disputes. Il paraissait content. Il avait vendu deux armoires... Avec les « Chinois » qui s'installaient comme menuisiers, même si, comme disait Victor, ils faisaient « du mauvais travail », il perdait des clients. Même lui ne semblait pas avoir « deviné » l'absence de Maïma cet après-midi... Elle se sentait assez forte pour aller passer un petit moment sur la véranda avec son père pour regarder la nuit...

– Papa, il y a beaucoup de pêcheurs ce soir?

– Tu ne te couches pas?

– J'ai envie de regarder un peu, là, avec toi...
– C'est vrai que tu as sept ans maintenant. Tu peux rester un peu si tu veux.
– Oh! Merci! Tu sais quand le bateau arrive?
– Oh... dans quelques jours... Il n'a pas encore été vu aux Marquises...

Maïma craignait son père. Elle le trouvait à la fois très gentil et très méchant. Elle savait l'intéresser en lui posant des questions. Elle lui parlait de ce qu'elle apprenait à l'école. Alors il lui donnait de très longues explications. Parfois, il allait chercher un gros livre pour mieux lui faire comprendre ou lui montrer une photo ou un dessin. Il aimait beaucoup qu'elle lui raconte les livres qu'elle lisait et elle le savait. Elle savait également lui plaire en l'interrogeant sur la vie « en France ».

Mais ce soir, elle n'osait pas trop. Elle avait pris assez de risques pour la journée.

La véranda ne recevait que la faible lueur des lampes à pétrole dans les chambres où les grands révisaient leurs leçons. La nuit enveloppait la vieille maison coloniale. Le bruissement nocturne envahissait de plus en plus la planète. Car c'était bel et bien sur un petit morceau d'une planète immense et ronde que se sentait Maïma. Les étoiles criblaient le ciel. Le crissement des grillons semblait venir de partout à la fois. Des arbres tout noirs parvenaient quelques croassements et des battements d'ailes. Dans la cour, on entendait glisser les « toupas » – gros crabes de terre – remorquant de leurs pinces impressionnantes quelque large feuille. Les vaguelettes exerçaient une succion sur le sable tandis que dans le lointain, sur le récif, la houle grondait lente, puissante. Toutes ces sensations appartenaient au corps de Maïma. Sa peau en était imprégnée depuis toujours... Ambiance